

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(7 - 16 août\) Item21. Val-Richer, Vendredi 11 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 21. Val-Richer, Vendredi 11 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

### Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Deuil](#), [Discours autobiographique](#), [Enfants \(Benckendorff\)](#), [Parcs et Jardins](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#), [Santé \(enfants Guizot\)](#), [Vie domestique \(François\)](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1837 (7 - 16 août)**

[25. Paris, Dimanche 13 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot est une réponse à ce document](#)

---

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date 1837-08-11

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Ne me redites pas, ne me redites jamais ce que vous me dites aujourd'hui, ce que Lady Granville vous a dit.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°47/73-74.

# Information générales

LangueFrançais

Cote

- 91, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/333-338

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N° 21 Vendredi 11. 2 heures

Ne me redites pas, ne me dites jamais ce que vous me dites aujourd’hui ce que Lady Granville vous a dit, ne vous disais-je pas moi, il y a quelques jours, que j’ai l’imagination malade sur la santé de ce que j’aime ? Mon plus jeune enfant ce bon petit garçon, qui un air si doux, si gai, de si beaux yeux bleus, presque les yeux de sa mère, que de temps, il m’a fallu pour le regarder sans le plus douloureux sentiment d’indignation, de révolte contre moi-même ! Voir mourir en couches la femme qu’on aime ! Madame, c’est affreux, c’est abominable ! Comment s’en console-t-on ? Quand j’ai vu ensuite mourir mon fils, si jeune, si beau, si fort, j’ai été saisi d’horreur ; j’ai regardé avec effroi mes autres enfants tout ce que j’aimais au monde ; dix fois, vingt fois, je les ai vus mourir. Vous avez fait rentrer dans mon cœur d’autres impressions, des impressions douces, heureuses, presque confiantes. Et voilà que d’un mot vous touchez à ma plus secrète, à ma plus cruelle blessure ! Dieu m’aurait destiné à entrevoir sans cesse ses Chefs-d’œuvre, son Paradis, pour les voir, sans cesse disparaître. Il m’aurait choisi pour ce supplice là ! Il ne me donnerait que pour m’ôter ! Cela ne se peut pas. Je n’ai pas mérité cette malédiction.

Au nom de Dieu ne me dites pas cela, ne le pensez pas surtout. Il y a des choses qu’il ne faut pas penser. Mais vous ne le pensez pas. Pourquoi le penseriez-vous ? On vous assure, vous m’assurez qu’il n’y a rien de grave. On ne vous prescrit aucun remède qui indique une vraie maladie. Il vous faut du repos, beaucoup de repos, de l’air, pas de mouvement. On peut s’assurer cela. Enfin, dans huit jours, j’irai y voir. Hélas, je sais trop qu’il ne sert à rien d’y voir ! Mais je compte sur le repos, le repos doux, prolongé de l’âme comme du corps. Il faut que vous l’ayez. Je veux que vous l’ayez. Je ferai ce qu’il faudra pour que vous l’ayez. Je m’en irai, je resterai, je parlerai, je me tairai. Je comprends que ce qui vous émeut, ce qui vous occupe un peu sérieusement ne vous vaille rien. Nous y pourvoirons de près, de loin, dans nos conversations, dans mes lettres, je ne ferai que vous distraire rien que vous distraire, amuser doucement votre imagination, votre esprit. L’ennui ne vous est pas meilleur que l’excitation. Nous les éviterons l’un et l’autre. Dearest, ayez courage, ayez confiance, pour moi comme pour vous. Pensez à l’avenir. Nous avons tant de choses à nous dire, tant de choses à faire l’un pour l’autre, l’un près de l’autre dans l’avenir !

En les attendant ces belles ces bonnes choses-là, savez-vous ce que je fais ici aujourd’hui ? Je fais nettoyer, dégager de roseaux, de plantes aquatiques, de vase, une pièce d’eau qui sera dans mon jardin et sur laquelle je vais établir deux cygnes qu’un de mes voisins à élevés pour moi. Des cygnes ce sont des oiseaux de votre

pays, des pays du Nord, s'il est vrai que là soit votre pays. Dans les grands hivers, quand ces beaux oiseaux trouvent en fin leur climat trop froid, ils prennent leur vol, ils viennent chez nous. J'en ai vu arriver ainsi à tire d'aile un peu fatigués, un peu maigris, mais toujours si beaux ! Nous les accueillons nous les attirons ; nous leur arrangeons, des pièces d'eau bien calme, bien pure, sous un ciel bien doux, au milieu de gazon bien verts. Ils s'y trouvent bien ; ils ne s'en vont plus; ils ne volent même jamais bien loin. Ils ont raison; et nous aussi Madame, qui prenons, à les recevoir et à les garder, tant de plaisir. Certainement, je vous écrirai, je vous écris tous les jours.

Rappelez-vous que je vous ai demandé compte de l'emploi de votre journée, un vrai compte pour moi comme celui que je vous ai rendu de la mienne. Il y aura dans le vôtre, sinon plus de visites, du moins plus de conversations que dans le mien. Je ne cause ici avec personne, quoique je parle beaucoup et à beaucoup de gens. Vous me ferez aimer Lady Granville que je connais à peine après l'avoir tant lue. Comment se fait-il qu'on se demeure à ce point étrangers en vivant si près ; tandis qu'ailleurs un moment suffit ? J'ai tort de demander ce pourquoi-là, car je le sais. Adieu. On vient me chercher pour voir quelque chose au travail de la pièce d'eau. Il est bien convenu que je partirai le 17 pour être à Paris le 18. Vous m'écrirez donc jusqu'au 16 inclusivement, car votre lettre du 16, je l'aurai le 17, avant de partir. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 21. Val-Richer, Vendredi 11 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-08-11

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 13/02/2026 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/912>

Copier

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur91

Date précise de la lettreVendredi 11 août 1837

Heure2 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

9<sup>e</sup> 21

Vendredi 11 — 2 heures

91

Elle me pose  
tout le fait et  
me demande,  
mais je demande

N° 13

quelque chose  
que je ne  
m'explique pas  
du tout

Je me récite par, je me récite  
j'ouvre ce que vous me dites aujourd'hui, ce que  
Lady Brancille vient à moi. Je vous disais je par-  
tis, il y a quelques jours, que j'ai l'imagination  
malade des la Sainte de ce que j'aime. Non plus  
jeune enfant, ce bon petit garçon, qui a une si douce  
si joli, si belle yeux bleus, presque les yeux de sa  
mère, que de tout il m'a fallu pour le regarder sans  
le plus décliner sentiment d'indignation, sans  
éveiller contre moi-même ! Mais lorsque on connaît  
la femme qu'on aime ! Madame, c'est affreux, c'est  
abominable ! Connaissez son caractère ? Quand  
j'ai vu enfin mourir mon fils, si jeune, si beau,  
si fort, j'ai été aussi triste ; j'ai regardé avec  
effroi mes autres enfants, tous ce que j'aime au  
monde ; dès lors, tout fait je le ai vu mourir.  
Vous avez fait naître dans mon cœur d'autres  
impressions, des impressions douces, heureuses, presque  
confondues. Si vingt que, d'un mot, vous touchez à  
ma plus douce, à ma plus cruelle blessure !  
Rien n'aurait restitué à autrefois sans voix. Si  
l'heure d'heure, son Paradis, pour le voir dans cette  
disparition ! Il m'aurait chassé pour ce supplice là !

Il n'en connaît que pour mieux l'éteindre. Il peut pas de naître par malédiction. Au nom de Dieu, ne me tâchez pas cela, m'a-t-il promis pas d'abord. Il y a des choses qu'il ne faut pas penser. Mais vous ne le pouvez pas. Pourquoi le pourriez-vous ? On vous assure, vous déclarez qu'il n'y a rien de grave. On ne vous présente aucun symptôme qui indique une vraie maladie. Il vous fait du repos, beaucoup de repos, de l'air, pas de mouvement. On peut déclencher cela. Enfin, dans huit jours je vous dirai, je suis trop qu'il se sera à min' sig. vous ! Mais je commence dès le repos, le repos doux, prolongé, le silence comme du corps. Il faut que vous l'ayez. Je veux que vous l'ayez. Je ferai ce qu'il faudra pour que vous l'ayez. Je mourrai, je resterai, je partirai, je me faireai. Je comprends que ce qui vous émeut, ce qui vous occupe, en peu de secondes ne vous échappe rien. Nous y pourrons être près, de loin, dans nos conversations, dans mes lettres, je ne crains que vous distraire, rien que vous distraire, amuser doucement votre imagination, votre esprit. L'ennui ne vous est pas meilleure que l'excitation. Pour les deux autres, l'un et l'autre. De ceint, avec courage, avec confiance, pour moi comme pour vous. Pensez à l'avenir. Nous avons tant de choses à nous dire, sans de chose à faire,

l'un pour l'autre, la le récit. Saviez-vous ce que disaites, dégagé de vase, une perte de la baguette, mes voisins, à des moments de vrai que là vous quand le beau temps froid, il le chez nous. On pas fatigué, mais les accès d'angoisse, des journées bien de l'sig. trouvent volont même je nous aussi, mais à les garder, et certainement le jour. J'apprends de temps comme celui que j'aurai dans le plus de conversations avec personne,

ne il peut  
pas être nom  
pas pas  
pas peur de  
le pourvoit  
est négatif  
un remède qui  
de repos  
envenime. On  
pas plus q  
à une telle  
de repos donc  
Il faut que  
Il faudra  
mon écurie je  
compris que  
une pose  
y pourvoit  
dans une  
côte que vous  
génération  
meilleur  
et l'autre  
pour moi  
vous avez  
chose à faire

l'un pour l'autre, l'un près de l'autre, dans l'assise !

tu te attendais une balle, tu bumes chose là,  
savoir quoi ce que je fais ici aujourd'hui ? Je fais  
des dégâts, dégager des roches, des plantes aquatiques,  
de vase, une pièce d'eau qui sera dans mon jardin  
de tes baguettes je vais établir deux cygnes quinze de  
mes vaches à l'école pour moi des cygnes, ce sont  
des oiseaux de votre pays, des pays du Nord, il faut  
que tu voit votre pays. Dans les grands hivers,  
quand ces beaux oiseaux traversent enfin leur climat  
trop froid. Ils prennent leur vol, ils viennent  
chez nous. Où si vu arriver ainsi à l'île d'Antic, un  
peu fatigué, un peu maigri, mais toujours si beaux !  
Pour le accueillir, nous les attrapons ; nous leur  
arrangons des pieux d'eau bien calme, bien pure, dans  
un tel bien doux, au milieu de garons bien vertes.  
Ils s'y trouvent bien, ils ne s'en vont plus, ils se  
voltent même jamais bien loin. Ils ont raison ; et  
nous aussi, madame, qui prenons à les recevoir et  
à les garder, tant de plaisir.

Certainement, je vous disrai, je vous dirai tous  
les jours. J'appelle vous que je vous ai demandé  
l'emploi de l'aptit : de votre jeunesse, j'aurai compris  
comme cela que je vous ai rendu de la misère. Il  
y aura dans le village, sinon plus de visite, du moins  
plus de conversation que dans le siècle. Je ne cause rien  
avec personne, quoique je parle beaucoup, et à

N° 13

beaucoup de peu. Vous me forcez àimer lady Granville que je  
commençais à haïr après l'autre. Tant que, comment se fait-il  
que je commence à ce point étrangères envers elle ?  
Tantôt galantement au moment d'effeuiller ? Mais alors je demande  
ce pourquoi là, car je le sais.

Alors, on vient me chercher pour dire quelque chose  
au sujet de la pièce Oscar. Il est bien connu que je  
partirai le 17 pour être à Paris le 18. Votre message donc  
jusqu'au 16 inclusivement, sur votre lettre du 16, je  
l'avais le 17, avant de partir. (L.)

j'aurai ce que lady Granville  
meur, il y a quel  
malade sur la  
jeune enfant, et  
de quoi, de si b  
mère, que de la  
le plus dévouée  
revolte contre sa  
la femme qu'un  
abominable ! Je  
j'ai vu ensemble  
Si j'ose, j'ai été  
effrayé mais aussi  
étonné ; des fois  
Vous avez fait  
impressions, des  
impressions. Si  
ma plus sincère  
Rien n'aurait  
tous deux, à  
disparaître !